

COMMENT CHARLIE A VAINCU CHARLES

Pierre-Yves **GOMEZ**, économiste



L'esprit post-68 a progressivement effacé la religion « moderne », laïque et obligatoire qui formait l'armature spirituelle de la République. Si on fait encore référence à celle-ci comme à une chose certes nécessaire, il ne convient pas de l'interroger de trop près, tant ses contradictions sont évidentes. De la glorieuse religion républicaine ne reste plus que l'invitation au vivre-ensemble, terme pudibond et petit-bourgeois. Si la société française s'épuise par atrophie du religieux, les attentats de Paris nous invitent à découvrir la bienveillance, la plus précieuse des vertus civiques.

Depuis trois siècles, la modernité se donne pour perspective de remplacer la religion chrétienne par une autre religion. Il s'agit bien d'une religion et non d'une absence de religion, comme on le prétend habituellement. Une religion nouvelle, sécularisée, mais une religion tout de même au sens sociologique du terme, c'est-à-dire un *religio*, un espace du sacré commun qui *relie* ceux qui forment une communauté et qui se matérialise par des croyances, une mémoire et des rituels collectifs.

Cette religion nouvelle assure que l'homme s'est enfin libéré du joug des dieux et de Dieu pour devenir adulte, donc autonome. Sa dialectique oppose les temps anciens obscurs aux temps modernes émancipés, la nuit aux Lumières, la foi à la Raison. Sa mémoire nationale sélectionne les événements fondateurs : la Révolution et ses guerres glorieuses de libération, ses décapitations de tyrans, ses héros et ses faits plus ou moins légendaires que les livres scolaires établissent et que le système culturel entretient. La République « *une et indivisible* » est son Église, la Déclaration des droits de l'homme ses tables de la Loi. Beaucoup de livres de morale scolaire ne s'intitulaient-ils pas, au siècle dernier, *Catéchisme républicain* ?

Cette religion nouvelle avait ses rituels, ses défilés en forme de processions et ses commémorations, ses hymnes chantées aux grandes occasions d'émotion collective, ses canonisations des « *hommes illustres* » et ses discours officiels appropriés. Elle avait ses



saints (Voltaire, Diderot), ses prêtres (les hussards de la République, de Gaulle) et ses théologiens (Michelet, Renan, Ferry).

CANALISER LA VIOLENCE

La modernité n'a donc pas détruit la religion chrétienne. Au reste, une société sans religion publique n'est en effet qu'une vue de l'esprit, comme nous l'a fait comprendre René Girard. L'explosion de la violence est latente dans toute société : comment peut-on vivre ensemble, comment peut-on supporter de désirer les mêmes choses, d'être en compétition les uns contre les autres ? La religion a pour vocation de canaliser cette violence potentielle dans des aventures communes, spirituelles, militaires, économiques ou sociales qui, au nom de principes supérieurs, dissuadent les citoyens de se battre entre eux et leur donnent des raisons de se supporter. La religion transcende la brutalité des désirs individuels par des valeurs sacrées, fussent-elles sécularisées. Ainsi en est-il de la tolérance obligatoire, du devoir de mémoire ou de l'usage du mot « républicain », pour bénir ou pour excommunier.

L'HOMME MODERNE SE DOIT D'ÊTRE HÉRÉTIQUE

Mais un conflit intérieur la ronge depuis l'origine. Il s'agit d'une tension irréconciliable entre l'autonomie de la raison et la nécessité de la croyance collective, entre la liberté individuelle et l'obligation



PIERRE-YVES GOMEZ en quelques mots

 @PYvesGomez

Docteur en gestion, Pierre-Yves Gomez est professeur de stratégie à EMLYON Business School. Il a été professeur invité puis chercheur associé à la London Business School. Il dirige l'Institut français de gouvernement des entreprises/EMLYON. Il a fondé le GRACE (Groupe de recherches anthropologie chrétienne et entreprise). Il est cofondateur du Courant pour une écologie humaine. En 2013, il a publié *Le Travail invisible* (François Bourin éditeur) et *La liberté nous écoute* (Quasar).

de vivre ensemble. Le premier et le plus grand commandement de la religion moderne affirme la liberté radicale de chaque individu comme condition de son épanouissement, commandement censé produire le double épanouissement de l'individu et de la société. Or ce dogme est, en soi, une protestation contre toute forme de religion publique qui imposerait un ordre collectif, des croyances, une mémoire et des rituels auxquels il serait nécessaire de souscrire pour vivre *avec les autres*. L'homme moderne se doit d'être hérétique pour être vraiment moderne.

Credo du singulier, mystique collective. Cette tension est inscrite au fronton de la modernité. Liberté, fraternité : entre les deux, l'obèse « égalité » se nourrit de tout ce qui peut donner l'impression qu'entre la liberté et la fraternité, il existe un lien de parenté.

Notre histoire oscille entre l'embrassement républicain et l'autonomie individuelle. Lorsque le *religio* l'emporte, ce sont les grandes guerres, l'Éducation-

COMMENT CHARLIE A VAINCU CHARLES

nationale formatant les savoirs, la toute-puissance de l'administration, l'embrigadement extatique dans les grands sacrifices collectifs qui se sont manifestés avec une tragique régularité. Lorsque la liberté prend le dessus, c'est le règne du doute, du désenchantement social, de l'indifférence et du cynisme, de la désagrégation, de la dissolution au profit d'un individualisme d'autant plus révolté que la solitude est angoissante.

NOUS SOMMES TOUS ÉGO !

Depuis la fin des années 1960, l'autonomie individuelle s'impose contre la religion républicaine – ce qu'on appelle la pensée 68, laquelle traduit une crise originelle plus profondément irrégieuse, plus radicalement hérétique que les quelques slogans lancés par de jeunes créatifs, slogans enrichis dans la publicité et le marketing. On a vu ainsi décliner la dévotion des citoyens envers la nation souveraine, le culte naguère intransigeant de la France éternelle, de ses grands sacrifices militaires, de son génie universel et de ses aventures coloniales. On a mis en doute son armée et son Éducation nationale, sa culture et son passé. Les grands rituels collectifs, défilés et cérémonies, se sont dispersés sous une pluie de sarcasmes.

On se souvient encore de la *Marseillaise* sifflée au Stade de France, moment exemplaire d'une déconsidération unanime. En parallèle, l'individualisme narcissique est devenu la norme, aussi bien au travail que dans la vie sentimentale, sexuelle, et bien sûr, politique.

Nous sommes ego.

Créé en 1970 (à la mort de de Gaulle, d'où son titre), le mensuel *Charlie hebdo* est le symbole de cette désacralisation républicaine qu'il a accompagnée en ricanant. S'il n'épargne pas les religions traditionnelles (évidemment), il réserve à la police, à la justice, à l'armée, à l'éducation, au système économique et politique et aussi au peuple républicain de base (les fameux « beaufs » de Cabu) ses plus offensantes railleries, ses véritables blasphèmes.

LE DÉSERT LAISSE LA PLACE AUX EXTRÊMES

Quand les chrétiens se lamentent du déclin du christianisme, ils seraient mieux inspirés, en tant que citoyens (et en tant que chrétiens), de se préoccuper du remplacement de cette religion républicaine qui a perdu tant de fidèles.

Question terriblement préoccupante, en effet. Car elle ouvre à notre société des perspectives chao-



À CETTE SOUDAINEMENT MONTÉE AUX EXTRÊMES, LA RÉACTION DU PEUPLE A ÉTÉ MAGNIFIQUE

tiques. René Girard, encore, a montré comment la dissolution de l'armature religieuse d'une communauté qui s'effondre libère la violence entre les individus qu'elle contenait jusque-là. La communauté se cherche dans des crises. Elle menace de basculer dans le chaos. Pointe alors ce que Girard appelle des *montées aux extrêmes*. Émergence de mouvements violents, incontrôlables, irrationnels et sporadiques, orientés vers des boucs émissaires, qui entraînent d'abord les citoyens les plus déboussolés, puis des groupes et des populations entières sans qu'on ne puisse rien opposer à cette attraction mimétique, cet enthousiasme barbare. La montée aux extrêmes est un emballement que rien ne peut arrêter quand il n'y a plus rien de sacré à lui opposer, ni croyances communes devenues douteuses, ni mémoire collective perdue, ni rituels collectifs ringardisés. Cela s'exprime d'abord sourdement, comme l'eau bout sous le couvercle, par le sentiment inquiet de ne plus faire corps ensemble, de ne plus appartenir à la même communauté – sentiment d'en être détaché, ou exclu. Cette crise dépressive du « vivre-ensemble », cette crise religieuse donc, on ne sait pas dire pourquoi elle advient et, objectivement, ce qui l'alimente, sinon la vague impression d'une perte de repères, c'est-à-dire d'une perte d'un sacré qui transcenderait la singularité des désirs individuels.

C'est dans ce magma que, soudain, la violence surgit, sans raison apparente, aimantée sur des boucs émissaires, déclenchée par des événements d'importance mineure (mais rien n'est mineur quand plus rien n'est majeur). Les observateurs officiels s'étonnent, car ils ne voient pas de raisons sérieuses à ces crises : notre société est si permissive, si libérale, si progressiste, si tolérante !

Justement.

Ils ne conçoivent pas qu'on tâtonne à la recherche de nouvelles croyances et de nouveaux rituels, d'une sagesse commune et de victimes sacrificielles, pour fixer à nouveau un corps social, pour retrouver un récit commun, une religion publique. Les docteurs de la République expliquent cette violence par des causes extérieures, des influences funestes, religieuses ou idéologiques, comme si seul un corps étranger (et irrationnel) pouvait mettre en question

une société qui leur paraît si bienheureuse. Ils ne voient pas que la perte du sacré produit une réaction de défense incontrôlée, la nostalgie d'un ordre qui pourrait donner un sens, même à la liberté de le transgresser.

Nous vivons ce moment.

DIEUX REFROIDIS ET RÉFLEXES DÉVOTS

Les attentats de Paris ont exprimé une de ces montées aux extrêmes : les boucs émissaires sacrificiels ont été désignés, au premier rang desquels les juifs, figures séculaires de victimes dont la disparition résoudrait toutes les tensions ; la cible, *Charlie hebdo*, figure symbolique du cynisme individualiste postmoderne. Les islamistes ont promis d'éradiquer toute « l'impureté » du monde au nom d'une religion publique archaïque et fantasmée ; les islamophobes ou les athées leur ont mimétiquement répondu par des appels à leur propre guerre laïque et non moins sainte et non moins archaïque et non moins fantasmée (la République à la Jules Ferry). Les attentats ont établi, en creux, l'attente d'un *religio*, d'un sacré qui nous unisse, qui nous donne à croire qu'il y a des raisons de vivre ensemble – jusqu'à vouloir tuer et mourir pour le dire.

À cette soudaine montée aux extrêmes, la réaction du peuple a été magnifique. Réponse pacifique à la violence qui pointait, par une bienveillance massive, spontanée, sans calcul, presque étonnée d'elle-même. Réflexe naturel des braves gens. Ils ne se battent pas, ils descendent dans la rue, ils occupent l'espace vide, ils le peuplent de leur simple présence. Ils font corps.

Mais cette réaction était aussi une alarme. Quelque chose ne fonctionnait plus car l'invocation des « valeurs sacrées » de la République ne peut plus conjurer l'évidence : la religion républicaine n'inspire plus. Elle ne fait plus agir, sinon par réflexe dévot. Toutes ses contradictions sont apparues et on en était gênés : comment entonner l'hymne national qui exige « *qu'un sang impur abreuve nos sillons* » ? Comment épingleur sur sa poitrine la signature de l'individualisme ironique *Je suis Charlie* et se contredire en manifestant sa solidarité avec la police ? Comment

ÊTRE BIEN-VEILLANT,
C'EST ÊTRE UN VEILLEUR DU BIEN.

croire les déclarations solennelles sur l'inviolabilité de la liberté d'expression et accepter les exceptions sécuritaires ? Comment agiter le *Traité sur la tolérance* de Voltaire et expurger ses textes terriblement antisémites ? Comment accueillir l'étranger sans lui demander de n'être plus étranger ? Comment rire de tout, mais pas vraiment de tout ? Comment formater les esprits en leur inculquant qu'ils sont libres ?

Il reste de ces moments le sentiment pathétique et qui peine à se dire, qu'il n'était plus possible de ranimer les dieux refroidis d'une République qui ne sait plus très bien en quoi elle croit avec certitude. Ce peuple paraissait comme un troupeau rendu compact par l'émotion du moment et allant on ne sait où. Le silence des manifestants était empreint de dignité, a-t-on dit – certes, mais aussi de perplexité.

Car qu'est-ce qui nous sauvera de la montée aux extrêmes ?

La bienveillance comme affirmation morale. C'est une réponse qu'il faut écouter sérieusement dans l'enjeu du moment. Non que choisir la bienveillance soit un remède, car il nous faudra davantage que cela pour reconstituer solidement une communauté de destin. Mais le choix personnel pour la bienveillance est comme un grain de sable dans les rouages de la

mécanique qui peut nous broyer. Si la violence peut resurgir et s'emballer sous une forme ou une autre (sous couvert d'islam radical ou sous tout autre prétexte), la surenchère policière n'y fera rien, car ce n'est pas la sécurité, c'est le sacré qui fait défaut. Tant qu'on ne l'a pas compris, on se ruinera en caméras de vidéosurveillance et en pistolets Taser.

Regardons donc cela de près : la bienveillance est une attitude modérée, à hauteur d'homme, à la portée de chacun, qui peut détourner de l'emballement mimétique. Elle ouvre une alternative à la montée aux extrêmes qui passe non par le recours à d'incertaines « valeurs communes », mais, au contraire, par l'exercice modeste et privé d'une vertu civique. Exercice volontaire qui a ses exigences.

L'AUTRE EST UN AMI POSSIBLE

Celle d'abord de veiller au *bien*. Être bien-veillant, c'est être un veilleur du bien, précisément pour ne pas se laisser entraîner dans la surenchère violente. Prudence du regard porté sur ce qui nous entoure de manière à discerner le bon grain de l'ivraie. Le bien sur lequel on veille, c'est un bien qui est commun, c'est un ensemble de conditions qui permettent à chacun et à tous de vivre le plus pleinement possible. On ne sait pas ce qu'il est, ce bien, mais on sait qu'il doit être – qu'il doit advenir. Et cela suffit pour commencer à veiller sur lui. On se sent personnellement responsable de sa réalisation – à sa mesure – avec les autres. C'est l'inverse du bien-être personnel et finalement désabusé que flatte la société postmoderne. Être bienveillant, c'est réclamer un bien qui n'est pas que pour soi et qui peut advenir parce qu'on le croit nécessaire.

Être bien-veillant, c'est aussi *bien veiller*, c'est-à-dire rester en éveil, non pas à temps perdu, pas entre deux étourdissements ludiques ou deux émotions collectives, deux hallucinations télévisuelles. C'est regarder le monde dans sa vérité crue sans se laisser anesthésier par des préjugés sur ce qu'il *devrait être*. La bienveillance nécessite des veillées d'armes et des combats, y compris contre soi-même pour garder les yeux ouverts. Elle exige de la lucidité, ne serait-ce que pour ne pas céder à nos peurs, à nos emballlements confus qui nous font participer, en toute ignorance de cause, à la montée aux extrêmes.

Enfin et surtout, la bienveillance est une vertu modeste. Elle s'inscrit dans la vie quotidienne. Elle s'incarne dans des vis-à-vis personnels. Elle se matérialise dans des relations concrètes. Les désirs individuels, qui se percutent et se blessent, deviennent des occasions de la manifester. Être bienveillant, ce n'est surtout pas considérer l'autre comme un ami : ce



Les deux illustrations de cet article sont les œuvres du peintre François-Xavier de Boissoudry. Elles ont été exposées sous le titre *Une Annonciation française* au couvent dominicain de l'Annonciation à Paris.

serait naïf ou sentimental, ou simplement hypocrite ; mais c'est considérer l'autre comme un ami possible. Le laisser et nous laisser ouverts à cette *possibilité* de l'amitié sans s'obliger nécessairement, pieusement, et finalement assez bêtement, à la réaliser de toute force. Il suffit que l'autre soit regardé *comme s'il* pouvait être un ami personnel (et peut-être, alors, le deviendra-t-il) pour modifier la logique inéluctable de la violence mimétique. L'accès que cela produit suffit, le reste vient de surcroît.

La bienveillance n'est donc pas cette posture bonasse et molle avec laquelle la morale des cyniques veut la confondre, sans doute pour se garder de ses exigences. Ce n'est pas un aveuglement de la raison au nom du cœur. C'est au contraire une lucidité de la raison qui rejoint l'intelligence du cœur. Un choix

moral que l'on s'impose en regardant le monde *en vérité* afin de ne pas être emporté dans la pente des extrêmes. Elle ne remplace pas le manque de sacré mais elle protège des conséquences que sa disparition produit sur la société et sur nous-mêmes.

Et sans doute davantage.

Car pour regarder le mal *en vérité*, sa montée inéluctable, encore faut-il croire que le bien est possible. Et qu'il est souhaitable. Sans quoi, tout serait vain. La bienveillance comme posture morale, comme posture civique, comme résistance modeste, invite aussi à reconnaître ce qui, au-delà de l'attitude, nous relie en vérité. C'est pourquoi, dans la situation présente, la seule alternative réaliste est de choisir entre la bienveillance comme vertu civique et l'emballement dans la guerre de tous contre tous.